

## CHRONIQUE

# Le poids de la chance

■ Si l'échec vient parfois d'avoir trop compté sur la chance, la réussite ne lui donne pas assez de reconnaissance.

**Etienne de Callatay**

Chroniqueur<sup>(1)</sup>.

Côté éco

**E**n cette période d'examens de fin d'année, rappelons l'adage académique qui veut que, pour réussir, il faille réunir deux des trois traits suivants : l'intelligence, le travail et la chance. La chance, isolément, ne suffirait donc pas, mais elle importe. Malheureusement, ceux qui réussissent ont tendance à l'oublier, préférant penser que leur succès découle de leurs seuls mérites.

La chance n'est pas présente que pendant les examens. Elle est en fait déterminante sur le plan du bien-être économique. La première chance, pour reprendre Paul Krugman, est d'être né là où nous sommes nés, en termes géographiques et familiaux. La chance en économie, ce n'est pas d'abord les biens dont on hérite mais la santé, le capital social et culturel et les opportunités (ou "capabilities", selon le terme d'A. Sen) dont chacun dispose dans une mesure extrêmement variable et totalement indépendante de tout effort personnel.

Si nous sommes enclins à refouler l'importance de la chance, ce n'est pas qu'en raison d'un biais égotique. Nos valeurs importent. Nous préférons penser que la réussite doit beaucoup au travail et rien, ou quasi, à la chance. Nous préférons

croire à la force de la volonté que céder à la tentation du fatalisme qui découlerait du facteur chance. C'est évidemment estimable, mais cela s'accompagne d'un sérieux inconvénient, celui de nuire à une juste empathie.

Ce déficit d'empathie se marque au niveau interpersonnel. Le voisin qui perd son boulot et la voisine qui peine à en retrouver un ne sont pas perçus d'abord comme des malchanceux. Le failli, non plus, qui apparaîtra lui aussi comme premier responsable de ce qui lui arrive. Bannir une telle stigmatisation stimulerait bien plus l'entrepreneuriat que n'importe quel abaissement du taux de l'impôt des sociétés ou octroi d'aides publiques. Les difficultés du chauffeur de taxi, qui a payé le prix fort pour une licence que Uber&Co rend sans valeur, et celles du libraire, qui a investi dans un fonds de commerce avant l'arrivée d'Amazon, sont d'abord le fait de la malchance. Ce ne sont ni leurs compétences, ni leur ardeur au travail qui sont en cause.

Le déficit d'empathie se marque aussi au niveau international, et ceci est au cœur du mal-être européen actuel. La question des migrations illustrerait le propos mais retenons un autre exemple, celui des effets différenciés de la globalisation. S'ouvrir au commerce augmente la taille du gâteau, mais cela fait des gagnants et des perdants.

Ceux-ci sont en fait d'abord des chanceux et des malchanceux. La Chine a exporté des chaussures et importé des machines-outils. Cela a fait des heureux en Allemagne, qui fabriquait les secondes, et des malheureux au Portugal, qui produisait les premières. Les Portugais ne sont pas devenus bêtes ou paresseux du jour au lendemain, simplement, ils étaient spécialisés dans le mauvais secteur, et les Allemands dans le bon.

Malheureusement, une partie de l'opinion publique allemande n'a pas su voir que la réussite des uns et les problèmes des autres étaient liés à ces spécialisations sectorielles historiques. Belle ironie, et peut-être constructive, il se pourrait que Donald Trump, avec la taxation des voitures importées, aide les Allemands et les sous-traitants d'Europe centrale à percevoir le facteur chance et, face à lui, les mérites de la mutualisation des risques que permet l'Europe.

Il s'agit donc d'accepter la chance et plus encore la malchance de l'autre, mais il ne saurait être question de verser dans la déresponsabilisation. La réussite de l'Allemagne, et c'est heureux, doit beaucoup à l'éthique, au travail et à la gouvernance. L'étudiant qui aura trop compté sur la chance, lui, se dirige vers un été studieux.

→ (1) Université de Namur  
etiennedecallatay@orcadia.eu